

ACTE I

1. LORENZO : infiltrer **paternellement** le filon mystérieux du **vice** dans un conseil d'ami, dans une caresse au menton (I, 1, p. 28, faire croire à des conseils paternels ou amicaux pour corrompre).
2. LORENZO : une jeune chatte qui veut bien des confitures, mais qui ne veut pas se salir la patte (I, 1, p. 28, Gabrielle veut faire croire à son innocence tout en cueillant les fruits défendus)
3. LORENZO : point de fond dans les principes, rien qu'un léger **vernis** (I, 1, p. 28 : faire croire à une respectabilité bourgeoise, sociale alors qu'on n'a pas de vertu)
4. MAFFIO : Dieu sait que ce n'est qu'une **illusion**, mais une illusion trop forte pour que le sommeil ne s'enfuie pas devant elle (I, 1, p. 29 : le rêve lui fait croire à la réalité du danger encouru par sa sœur, rêve qui en l'occurrence était vraiment prémonitoire).
5. L'ORFÈVRE : C'est un saint pèlerinage, voisin, et qui remet tous les péchés (I, 2, p. 34 : piété)
6. L'ORFÈVRE : les Médicis gouvernent au moyen de leur garnison [...] c'est en vertu des hallebardes qui se promènent sur la plate-forme qu'un bâtard, une moitié de Médicis[...] couche dans le lit de nos filles (I, 2, p. 36 : Faire croire à la force pour asservir).
7. *Le duc sort, vêtu en religieuse, avec Julien Salviati, habillé de même, tous deux masqués* (I, 2, p. 38 : goût du déguisement scandaleux).
8. SALVIATI : Elle est belle comme un démon (I, 2, p. 38 : beauté du diable, fascinant les romantiques, le beau étant généralement promesse de bonheur mais trompeuse dans le cas de la séduction diabolique)
9. UN MASQUE : C'est Lorenzo, avec sa robe de nonne (I, 2, p. 39 : goût du déguisement scandaleux).
10. LE CARDINAL : Marquise, voilà des pleurs qui sont de trop. Ne dirait-on pas que mon frère part pour la Palestine ? [...] Je voudrais seulement que **l'honnêteté n'eût pas cette apparence**. – LA MARQUISE : L'honnêteté n'a-t-elle point de larmes ? (I, 3, p. 41 : Le Cardinal raille les pleurs de la Marquise laissant son époux partir dans ses terres de Toscane, où il court moins de danger qu'en croisade, car il doit déjà être au fait de la correspondance entre celle-ci et le duc. La Marquise réplique que les larmes peuvent être crues car honnêtes, mais atténue le propos par la forme interrogative et la formulation générale peut-être car elle se sent devinée, par un cardinal qui est d'ailleurs maître ès tromperie).
11. LA MARQUISE : L'exemple est à craindre, et non l'intention. (I, 3, p. 44 : la marquise redoute les conduites scandaleuses des grands, même si le cardinal serait prêt à les excuser s'il n'y a pas de mauvaise intention derrière. Le pb de ce mauvais exemple est sans doute qu'il fait croire qu'on peut l'imiter sans dommage, quand l'intention demeure invisible au public. Dans la phrase suivante elle s'en prend à ceux qui tordent le sens des mots et des actions par une casuistique douteuse).
12. LE CARDINAL : Rien n'est un péché quand on obéit à un prêtre de l'Église romaine (I, 3, p. 45. Il commet ici un abus spirituel en faisant croire à Agnolo que lui transmettre une lettre interceptée n'est pas un péché, caractère diabolique de cette figure de prêtre inquiétant et criminel qui rappelle le Frollo de *N.-D. de Paris* (1831, Hugo) et annonce le Mazarin d'Alexandre Dumas (*Les Trois Mousquetaires*, 1844)).
13. LE CARDINAL : Cela est **comique** d'entendre les fureurs de cette pauvre marquise, et de la voir courir à un rendez-vous d'amour avec le cher tyran, toute baignée de larmes républicaines » (I, 3, p. 45 : effet comique du faire croire).
14. LE DUC : Vous êtes, pardieu, le seul prêtre honnête homme que j'ai vu de ma vie. – VALORI : Monseigneur, **l'honnêteté ne se perd ni ne se gagne sous aucun habit** (I, 4, p. 47, Valori fait exception mais tous les autres prêtres font croire à leur honnêteté, selon le duc transcrivant l'anticléricalisme de Musset ; pour Valori l'honnêteté ne dépend pas de l'habit).
15. LE DUC : Renzo, un homme à craindre ! le plus fieffé poltron ! une femmelette, l'ombre d'un ruffian énervé ! un rêveur qui marche jour et nuit, sans épée, de peur d'en apercevoir l'ombre à son côté ! (I, 4, p. 49 : Lorenzo donne si bien le change que le duc y croit. C'est aussi la première image qu'en a le spectateur, ce qui renforce les raisons qu'il a de croire que l'évanouissement de la fin de la scène est bien réel, Lorenzo personnage jouant très bien son rôle).
16. LE CARDINAL, *resté seul avec le duc*. –Vous croyez à cela, monseigneur ? LE DUC – **Je voudrais bien savoir comment je n'y croirais pas**. LE CARDINAL – Hum, c'est bien fort. (I, 4, p. 53 : Le Cardinal est bien plus lucide que le duc, qui tombe dans le piège des apparences, souscrivant à ce que Lorenzo veut lui faire croire).
17. LE PRIEUR. S'il faut parler franchement, j'ai trouvé le sermon trop beau. (I, 5, p. 58 : pour faire croire en Dieu, « la véritable éloquence se moque de l'éloquence », selon Pascal).
18. MARIE : Ah, Catherine, il n'est même plus beau ; comme une fumée malfaisante, la souillure de son cœur lui est montée au visage (I, 6, p. 63 ; faire voir le vice, // Marquise de Merteuil à la fin des *Liaisons Dangereuses*).

ACTE II

1. PHILIPPE : **Ce qu'on appelle la vertu, est-ce donc l'habit du dimanche que l'on met pour aller à la messe ?** [...] Pauvre humanité ! quel nom portes-tu donc ? celui de ta race, ou celui de ton baptême ? (II, 1, p. 67 : encore sur la moralité factice, le déguisement + faire croire à une rédemption peut être idéalisé par la religion chrétienne).
2. VALORI : Rien n'est plus beau, selon moi, qu'une religion qui se fait aimer par de pareils moyens (II, 2, p. 71 : les moyens sont les pompes magnifiques de l'Église romaine, les œuvres des artistes qui servent à aider la religion à faire croire, on y retrouve des accents du *Génie du christianisme* de Chateaubriand sur lequel Musset ironise, sans doute plus proche de l'avis des moines austères qu'évoque Valori et qui seraient choqués de tant de magnificence).

3. LORENZO : Sans doute ; **ce que vous dites là est parfaitement vrai et parfaitement faux, comme tout au monde** (II, 2, p. 71 : scepticisme sarcastique, rien ne peut être cru).
4. TEBALDEO : Il me semble que je ne puis admirer ailleurs [que dans les églises] Raphaël et notre divin Buonarrotti. Je demeure alors durant des journées devant leurs ouvrages dans une extase sans égale. (II, 2, p.72 : art au service de la religion, qui vise à faire croire)
5. TEBALDEO : **Réaliser des rêves, voilà la vie du peintre.** (II, 2, p. 73 : faire voir l’imaginaire, y faire croire).
6. LE CARDINAL : Laisse seulement tomber ton secret dans l’oreille du prêtre ; le courtisan pourra bien en profiter (II, 3, p. 79 : machiavélisme du cardinal qui veut détourner l’usage de la confession, sacrement dont on respecte le secret, pour intriguer contre le duc ; il fait croire à la marquise qu’il la rapproche de Dieu mais en réalité il l’instrumentalise pour ses desseins politiques).
7. LA MARQUISE : **Mon cœur n’en sait rien, j’espère** (II, 3, p. 82 : réponse au cardinal qui lui demande en confession si Alexandre lui plaît, souci moral plus que début d’aveu. Que se fait-elle croire à elle-même ? en tout cas elle est rendue sympathique dans sa faute, thème romantique de la femme qui succombe pour le salut de la patrie)
8. LA MARQUISE : **Mon beau-frère, il me semble que je n’ai pas l’habitude de mentir devant Dieu** (II, 3, p. 82 : en passant de « mon père », à « mon beau-frère », la marquise indique qu’elle ne se considère plus devant un confesseur, elle a perçu le caractère sacrilège du dialogue ; elle se présente aussi comme une femme intègre qui ne fait pas croire des choses fausses, du moins en confession, parce qu’elle croit en Dieu).
9. LORENZO : Je suis très fort sur l’histoire romaine. **Il y avait une fois un jeune gentilhomme nommé Tarquin le fils** (II, 4, p. 86 : les *exempla* de l’Histoire romaine auxquels Lorenzo a cru dans sa jeunesse comme à des modèles de vertu sont devenus pour lui aussi fictifs que des contes de fées, qu’on fait croire aux enfants : désenchantement).
10. MARIE : Je me suis retournée ; un homme vêtu de noir venait à moi, un livre sous le bras [...] et j’ai reconnu mon Lorenzino d’autrefois (II, 4, p. 87 : illusion qui lui fait croire à un retour dans le passé, à l’innocence de son fils ; allusion à un phénomène autobiographique d’autoscopie dont Musset a été victime à Venise ; ébranle Lorenzo qui se met à trembler, peut-être car percé à jour par sa mère alors qu’il cherche à faire croire à tous qu’il est un débauché, en tout cas double visage).
11. BINDO : **Vous nous avez dit quelquefois que cette confiance extrême que le duc vous témoigne n’était qu’un piège de votre part. Cela est-il vrai ou faux ? Êtes-vous des nôtres, ou n’en êtes-vous pas ?** (II, 4, p. 90 : Question embarrassante pour Lorenzo, intéressante pour le spectateur anxieux de savoir enfin si Lorenzo est ce qu’il fait croire).
12. LORENZO : N’en doutez pas un seul instant ; l’amour de la patrie respire dans mes vêtements les plus cachés (II, 4, p. 91 : fait savoir ce qu’il faut croire, prend à témoin une apparence, celle notamment de sa barbe coupée digne des républicains de 1830).
13. LE DUC : Je veux parler à cette voisine-là. Eh ! parbleu, si je ne me trompe, c’est Catherine Ginori. – LORENZO : Non (II, 4, p. 94 : Lorenzo ment ici, sans doute car cette fois le duc va trop loin en voulant séduire sa tante vertueuse. Ce n’est probablement pas une ruse car il n’a probablement pas encore vu le parti qu’il pourrait tirer de la nouvelle lubie du duc).
14. LORENZO : Bon ! **Si vous aviez comme cela est aisé de mentir impudemment au nez d’un butor** (II, 4, p. 95 : le duc à qui la réplique est adressée ne peut comprendre l’audace de Lorenzo, qui ment en prétendant se jouer de Philippe Strozzi, envers lequel il est parfaitement loyal, tout en disant la vérité, puisqu’il ment bel et bien sans vergogne au nez du « butor » (cf. I, 2, p. 36, l.121) qu’est Alexandre ➤ virtuosité du faire croire).
15. PHILIPPE : Je le regardais en silence ; c’est un si beau spectacle qu’un sang pur montant à un front sans reproche (II, 5, p. 98 : idéalisme teinté d’héroïsme cornélien, qui fait penser – ou fait croire ? – que la vengeance de l’insulte à sa sœur est nécessaire et belle).
16. PHILIPPE : On croit Philippe Strozzi un honnête homme, parce qu’il fait le bien sans empêcher le mal ! Et maintenant, moi, père, que ne donnerais-je pas pour qu’il y eût au monde un être capable de me rendre mon fils et de punir juridiquement l’insulte faite à ma fille ! (II, 5, p. 99 : Philippe conscient de l’image qu’il donne de lui, qui le fait croire honnête, alors qu’il rêverait d’une vengeance par procuration, sans souffrance dans sa famille ; la fureur de sa tendresse paternelle lui fait croire que Pierre est déjà perdu pour lui)
17. PHILIPPE : Je me suis courbé sur les livres, et j’ai rêvé pour ma patrie ce que j’admiraais dans l’Antiquité. Les murs criaient vengeance autour de moi, et je me bouchais les oreilles (II, 5, p. 99 Philippe a cru que l’étude de l’Histoire et le rêve remplaceraient l’action, remords d’avoir cru à des idéaux sans empêcher le mal alors qu’il en avait le pouvoir ; pourtant littérature et engagement politique seront réconciliés avec un Lamartine ou un Hugo).

ACTE III

1. SCORONCOLO, *s’essuyant le front*. – Tu as inventé un rude **jeu**, maître, et tu y vas en vrai tigre (III, 1, p. 109 : commence à ne plus être dupe de leur fausse lutte à mort, pour jouer : c’est en réalité un entraînement physique, une répétition théâtrale et un rituel préparatoire au meurtre d’Alexandre. Il ne font semblant que pour mieux préparer l’action d’un « vrai » prédateur).
2. LORENZO : Ce n’est rien ; je te dis que mon seul plaisir est de faire peur à mes voisins (III, 1, p. 110 : faire croire – à un combat – pour faire peur ? ; plaisir à cela ? ; en réalité objectif de tuer Alexandre dans cette chambre sans que les voisins soient alertés)
3. SCORONCOLO : **Pour toi, je remettrais le Christ en croix** (III, 1, p. 111 : formule blasphématoire mais qui garantit la franchise absolue du personnage, dévoué et fidèle par une foi authentique en Lorenzo, le Lorenzo véritable qui se dévoile en sa présence).
4. PHILIPPE : Vous parlez de tout ça en faisant des armes et en buvant un verre de vin d’Espagne, comme s’il s’agissait d’un cheval ou d’une mascarade ! (III, 1, p. 114 : s’insurge que ses fils n’aient pas de plan arrêté, alors que Pierre a blessé Salviati et que c’est une question de vie ou de mort ; ils confondent le tragique et le futile)

5. PHILIPPE : Si je t'ai bien connu, si la hideuse comédie que tu joues m'a trouvé impassible et fidèle spectateur, **que l'homme sorte de l'histriion !** (III, 3, p. 121 : bouffonnerie à laquelle Lorenzo fait croire masque l'homme honnête que Philippe aspire à retrouver, dimension théâtrale)
6. PHILIPPE : Ne m'as-tu pas parlé d'un homme qui s'appelle aussi Lorenzo, et qui se cache derrière le Lorenzo que voilà ? [...] **Tu le disais, et je l'ai cru** (III, 3, p. 121 : les discours de Lorenzo faisaient croire à son patriotisme secret).
7. LORENZO : Si je ne suis pas tel que vous le désirez, que le soleil me tombe sur la tête [...] – PHILIPPE : J'ai de toi des promesses qui engageraient Dieu lui-même, et c'est sur ces promesses que je t'ai reçu (III, 3, p. 121-122 : jurer par les éléments, voire sur Dieu pour attester de sa véracité, pour faire croire à sa parole).
8. PHILIPPE : **je me suis fais sourd pour te croire**, aveugle pour t'aimer ; j'ai laissé l'ombre de ta mauvaise réputation passer sur mon honneur, et mes enfants ont douté de moi (III, 3, p. 122 : ne plus réussir à se faire croire par ses enfants, parce qu'on a fait confiance à quelqu'un en dépit des apparences).
9. LORENZO : Prends-y garde, c'est un démon plus beau que Gabriel. La liberté, la patrie, le bonheur des hommes, tous ces mots résonnent à son approche comme les cordes d'une lyre ; c'est le bruit des écailles d'argent de ses ailes flamboyantes (III, 3, p. 124 : Philippe serait tenté par le démon de l'action politique, qui un démon plus beau que Gabriel – qui est un archange en réalité).
10. LORENZO : **J'ai cru à la vertu, à la grandeur humaine, comme un martyr croit à son Dieu** (III, 3, p. 126 : il a accepté de croire au bien et à l'héroïsme, comme une nouvelle foi. Un martyr est prêt à croire jusqu'à la mort – qu'on lui infligerait, en contexte chrétien, ce qui souvent en fait croire d'autres).
11. LORENZO : [I]l m'est impossible de dire comment cet étrange serment s'est fait en moi. Peut-être est-ce là ce qu'on éprouve quand on devient amoureux (III, 3, p. 126 : inspiration sublime qui mène à une promesse à soi-même sans qu'on puisse dire pourquoi on se fait croire qu'elle est nécessaire, rapprochement avec le sentiment amoureux, métaphore du coup de foudre précède immédiatement). – PHILIPPE : J'ai toujours eu confiance en toi, et cependant **je crois rêver** (avoir cru en quelqu'un mais juger ses paroles invraisemblables)
12. LORENZO : Les hommes ne m'avaient fait ni bien ni mal, mais j'étais bon, et, pour mon malheur éternel, j'ai voulu **être grand** (III, 3, p. 127 : « l'orgueil » mentionné l. 249 fait croire qu'il vaut mieux être grand que bon, la construction créant une antithèse entre les deux adjectifs).
13. LORENZO : Il fallait donc entamer par la **ruse** un combat singulier avec mon ennemi (III, 3, p. 127-128).
14. LORENZO : Je suis devenu vicieux, lâche, un objet de honte et d'opprobre (III, 3, p. 128 : il a voulu faire croire qu'il était comme Alexandre pour s'en approcher et il l'est devenu, du moins le croit-il).
15. LORENZO : les masques de plâtre n'ont point de rougeur au service de la honte (III, 3, p. 128 : métaphore du masque plus optimiste, car on peut toujours l'enlever).
16. LORENZO : Je me suis cru un Brutus, mon pauvre Philippe ; je me suis souvenu du bâton couvert d'écorce (III, 3, p. 129 : Brutus avait fait croire à sa folie, mais Lorenzo est désillusionné : il a beau avoir fait croire à son vice comme le meurtrier de Tarquin, il ne parvient pas à revenir à la sagesse)
17. LORENZO : Je ne méprise pas les hommes : le tort des livres et des historiens est de nous les montrer différents de ce qu'ils sont (III, 3, p. 130 : les livres font-ils croire autre chose que la réalité ? font-ils croire les hommes meilleurs ?)
18. PHILIPPE : Je conçois que **le rôle que tu joues** t'ait donné de pareilles idées. [...] tu crois que tout ressemble à ce que tu as vu (III, 3, p. 130 : *agir comme* fait croire qu'on doit *penser comme* ; apparences font croire à une réalité, mais parfois tronquées)
19. LORENZO : Je me suis réveillé de mes **rêves**, rien de plus ; je te dis le danger d'en faire [...] – PHILIPPE : Je crois à tout ce que tu appelles des rêves ; je crois à la vertu, à la pudeur et à la liberté (III, 3, p. 130 : ce que font croire les rêves d'héroïsme est faux et dangereux selon Lorenzo, quand Philippe vante ce qu'ils font croire).
20. PHILIPPE : Que le tentateur ne méprise pas le faible ; pourquoi tenter lorsque l'on doute ? – LORENZO : Suis-je un Satan ? p. 131 : Philippe assimile Lorenzo à un tentateur qui méprise le faible, peut-être parce qu'il méprise les mères vénales qui vendent la vertu de leur fille alors que c'est lui qui les a tentées. Satan est la figure par excellence du tentateur, mais il ne doute pas : les démons eux-mêmes proclament que Jésus est le fils de Dieu, simplement Satan refuse l'humilité).
21. LORENZO : **Quand j'ai commencé à jouer mon rôle de Brutus moderne**, je marchais dans mes habits neufs de la grande confrérie du vice, comme un enfant de dix ans dans l'armure d'un géant de la fable. **Je croyais que la corruption était un stigmaté**, et que les monstres seuls le portaient au front (III, 3, p. 131 : lorsque Lorenzo a commencé à faire croire qu'il était débauché, ce rôle le dépassait ; son innocence lui avait fait croire)
22. LORENZO : **J'ai vu les hommes tels qu'ils sont**. [...] – PHILIPPE : Si tu n'as vu que le mal, je te plains, mais je ne puis te croire. Le mal existe, mais non pas sans le bien, comme l'ombre existe, mais non sans la lumière. (III, 3, p. 131-132 : Lorenzo croit avoir vu les hommes au-delà de ce qu'ils font croire ; Philippe, lui, professe une théologie toute thomiste du mal, qui serait dans les choses, mais ne serait pas une chose).
23. PHILIPPE : Mais si tu es honnête, quand tu auras délivré ta patrie, tu le redeviendras [...] alors tu jetteras **ce déguisement hideux** qui te défigure (III, 3, p. 133 : Philippe croit à une essence honnête de Lorenzo, un fond de bonne intention, indépendamment de ses actes dépravés) – LORENZO : Le vice a été pour moi un vêtement, **maintenant il est collé à ma peau**. Je suis vraiment un ruffian (III, 3, p. 133 : Lorenzo réplique qu'il est devenu ce qu'il faisait croire qu'il était, posture plus existentialiste, il a les mains sales).
24. PHILIPPE : Si je te croyais, il me semble que le ciel s'obscurcirait pour toujours, et que ma vieillesse serait condamnée à marcher à tâtons (III, 3, p. 133-134 : si Lorenzo parvient à le faire croire à sa vision, ce sera la perte de ses idéaux voire de toute foi éternelle, « ciel » obscurci « pour toujours »)

25. PHILIPPE : Je crois à l'honnêteté des républicains (III, 3, p. 134 : acte de foi qui est d'une sombre ironie quand on connaît la fin de la pièce – et le dénouement de la Révolution de Juillet 1830) – LORENZO : Je te gage que ni eux ni le peuple ne feront rien (lucide)
26. LORENZO : Songes-tu que ce meurtre, c'est tout ce qui me reste de ma vertu ? (III, 3, p. 135 : Si Lorenzo se décide à tuer, ce n'est pas par idéal politique, mais pour se faire croire à lui-même qu'il n'a pas sacrifié sa vertu en vain, pour honorer le serment fait à lui-même)
27. LORENZO : si mon apprentissage du vice pouvait s'évanouir, j'épargnerais peut-être ce conducteur de bœufs – mais j'aime le vin, le jeu et les filles, comprends-tu cela ? (III, 3, p. 135 : il a cru qu'il pouvait faire croire qu'il était vicieux sans se corrompre, mais cette fausse liberté est devenue dépendance)
28. LA MARQUISE : Oui, par le ciel ! Oui, j'ai fait un rêve – hélas, les rois seuls n'en font jamais – toutes les **chimères** de leurs caprices se transforment en réalité, et leurs cauchemars eux-mêmes se changent en marbre (III, 6, p. 140 : rêve qui lui fait croire que sa liaison adultère pourra faire que le duc se révolte contre Charles Quint ; le pouvoir peut faire être ce qui n'était que fantasmé).
29. LA MARQUISE : il est encore temps ! Tu n'as qu'un mot à dire (III, 6, p. 141 : éloquence de la marquise pour lui faire croire qu'il peut changer).
30. LA MARQUISE : Toi qui ne vas pas à la messe, et qui ne tiens qu'à l'impôt, es-tu sûr que l'Éternité soit sourde, et qu'il n'y ait pas un écho de la vie dans le séjour hideux des trépassés ? (III, 6, p. 142 : argument qui se veut ultime pour elle, pour le convaincre, car le duc a rejeté l'intérêt d'un jugement par la posté)
31. LE DUC : Tu te figures que les Florentins ne m'aiment pas – je suis sûr qu'ils m'aiment, moi (III, 6, p. 143, il se leurre)

ACTE IV

1. LORENZO : Ce qui me fâche le plus, c'est que cet honnête Salviati a une jambe coupée. Avez-vous retrouvé votre cotte de mailles ? (IV, 1, p. 152 : deux exemples de mensonge chez Lorenzo).
2. LE DUC : Parles-tu sérieusement ? – LORENZO : **Aussi sérieusement que la Mort elle-même** (IV, 1, p. 153 : Alexandre ne sait s'il doit croire Lorenzo à propos de l'amour de Catherine, de fait, Lorenzo manie le double sens : il ment quand il dit qu'elle l'adore, mais dit la vérité quand il demande un horaire pour le rendez-vous d'amour, qui sera pour le duc un rendez-vous avec la mort).
3. LORENZO : Je ferai mettre des rideaux blancs à mon lit et un pot de réséda sur ma table (IV, 1, p. 153 : le réséda, « herbe d'amour », ornait les chambres des grisettes au XIX^e siècle : anachronisme qui fait croire à une actualisation possible à l'époque de Musset + plante un décor théâtral mais doublement trompeur pour faire croire à un rendez-vous)
4. LE DUC : Comment t'y es-tu pris ? – LORENZO : Je vous dirai cela. (IV, 1, p. 154 : réponse volontairement dilatoire, Lorenzo ne se sentant probablement pas la force de mentir longuement sur le sujet)
5. PIERRE : Tu as l'air d'un spectre qui sort d'un tombeau, à la porte de ce palais désert (IV, 2, p. 155 : Pierre dit juste sans le savoir, la mort ayant frappé Louise).
6. LES MOINES : Éloignez-vous, mon enfant, vous portez sur votre visage la ressemblance de Philippe (IV, 2, p. 155 : apparences ici véridiques, Pierre est bien un Strozzi).
7. LORENZO : de quelles entrailles fauves, de quels velus embrassements suis-je donc sorti ? [...] j'ai entendu deux hommes parler d'une comète. [...] Suis-je le bras de Dieu ? Y a-t-il une nuée au-dessus de ma tête ? (IV, 3, p. 158 : hésitation sur un sens plus grand à donner à son geste avec une gradation : atavisme voire maléfique car il jubile à la pensée du meurtre ; superstition des comètes annonciatrices de désastre ; exaltation religieuse qui le fait se demander s'il accomplit une volonté divine, guidé comme les Hébreux dans leur fuite par une nuée)
8. LE CARDINAL : faut-il qu'on ait une chaîne d'or au cou et un mandat à la main, pour que vous compreniez qui on est ? (IV, 4, p. 158 : Cibo méprise ceux qui ont besoin qu'on ait les insignes ou les titres du pouvoir pour le reconnaître).
9. LE CARDINAL : quels livres avez-vous lus, et quelle sottise était donc votre gouvernante, pour que vous ne sachiez pas que la maîtresse d'un roi parle ordinairement d'autre chose que de patriotisme ? (IV, 4, p. 159 : Cibo dédaigneux pour une **éducation** qui fait croire à l'influence politique des maîtresses des rois)
10. LA MARQUISE : Voyons, Malaspina, je ne veux pas désespérer tout à fait de ma perversion. Si vous pouvez me convaincre, faites-le – parlez-moi franchement. (IV, 4, p. 162 : elle aimerait comprendre mieux les desseins du Cardinal qui lui fait du chantage et lui demande de séduire à nouveau Alexandre, cette fois pour servir ses intérêts à lui, sous peine de dénoncer la liaison à son mari, elle demande à être convaincue,
11. LE CARDINAL : Le jour où, comme femme, vous aurez pris l'empire nécessaire, non pas sur l'esprit d'Alexandre, duc de Florence, mais sur le cœur d'Alexandre, votre amant, je vous apprendrai le reste (IV, 4, p. 162 : pour faire faire qqch à qqun, le cœur semble supérieur à l'esprit, la marquise raillant ensuite le cardinal qui se ferait femme sur-le-champ s'il le pouvait pour gouverner Florence).
12. LE MARQUIS : Êtes-vous folle ? Que veut-elle dire, Malaspina ? [...] Ceci est-il une **comédie** ? (IV, 4, p. 164, suite aux aveux de la marquise qui coupe l'herbe sous le pied du cardinal ambitieux et indigne, en empêchant son chantage).
13. LORENZO : Le Vice, comme la robe de Déjanire, s'est-il si profondément incorporé à mes fibres que je ne puisse plus répondre de ma langue, et que l'air qui sort de mes lèvres se fasse ruffian malgré moi ? J'allais corrompre Catherine (IV, 5, p. 166 : comme sous la tunique empoisonnée aux propriétés inverses à ce qu'on avait fait croire à la femme d'Hercule, Lorenzo se détruit, se corrompt)

14. LORENZO : Catherine n'est-elle pas vertueuse, irréprochable ? Combien faudrait-il pourtant de paroles pour faire de cette colombe ignorante la proie de ce gladiateur aux poils roux ? (IV, 5, p. 166 : nouvelle Tourvel vertueuse, Catherine ne résisterait pas plus que les autres aux discours enjôleurs des ruffians parlant séduction et pouvoir, impression qu'on peut faire croire à toutes qu'elles ont intérêt à céder).
15. ALAMANNO : Tu veux tuer le duc, toi ? Allons donc, tu as un coup de vin dans la tête [...] – LORENZO, *seul* : peut-être que j'ai tort de leur dire que c'est moi qui tuerai Alexandre, car **tout le monde refuse de me croire** [...] Il est clair que si je ne dis pas que c'est moi, on me croira encore bien moins (IV, 7, p. 171 : ne se fait pas croire, car s'est trop bien fait croire l'ami, sans courage qui plus est, du duc. Dire ne suffit pas à faire croire, mais cela y contribue).
16. LORENZO : Je lui dirai que c'est un motif de pudeur, et j'emporterai la lumière – cela se fait tous les jours – une nouvelle mariée, par exemple, exige cela de son mari pour entrer dans la chambre nuptiale, et Catherine passe pour très vertueuse (IV, 9, p. 175 : planifie minutieusement le déroulement de l'assassinat en songeant aux **faux prétextes vraisemblables** qui le favoriseront).
17. LORENZO : quel motif de croire à ce meurtre ? [...] S'il y a quelqu'un là-haut, il doit bien rire de nous tous ; cela est très comique, très comique, vraiment (IV, 9, p. 175 : au moment de passer à l'acte, Lorenzo n'est pas encore au clair sur le sens du tyrannicide, folie hagarde logique et vraisemblable dans son incohérence).
18. LORENZO : Est-elle bonne fille ? – Oui vraiment. – En chemise ? – Oh ! non, non, je ne le pense pas (IV, 9, p. 176 : il répète les dialogues possibles avec Alexandre pour mieux assurer sa voix, pour davantage faire croire à l'entrevue galante)
19. LE CARDINAL : Me **faire croire** est peut-être impossible ; je remplis mon devoir en vous avertissant (IV, 10, p. 178 : seule occurrence de l'expression dans la pièce) [...] – Le duc : Et vous aussi, brave Maurice, vous croyez aux fables ? Je vous croyais plus homme que cela (IV, 10, p. 178).
20. LORENZO : Que l'air du ciel est pur ! Respire, respire, cœur navré de joie (IV, 11, p. 181 : lyrisme marquant une authenticité dans le sentiment libération du protagoniste, même si son geste désenchanté est aussi suicidaire)

Acte V

1. GUICCIARDINI : Le cardinal Cibo est enfermé dans le cabinet du duc ; c'est à lui seul que les nouvelles arrivent (V, 1, p. 183 : Musset, par souci d'unité ou par anticléricalisme, donne au cardinal une importance qu'il n'eût pas en réalité, c'est faire croire à une version romancée de l'Histoire. A l'inverse d'autres détails comme le tapis dans lequel on roule le cadavre pour le poser dans une sacristie, sont notifiés par Varchi, drame historique sans équivalent chez Musset lui-même).
2. GUICCIARDINI, *bas*. Ne voyez-vous pas le personnage ? C'est le cardinal qui lui met dans la tête cette sottise proposition. Cibo serait régent, et l'enfant mangerait des gâteaux. (V, 1, p. 187 : Canigliani propose de mettre sur le trône son fils naturel Julien, qui a 5 ans : Cibo lui a fait croire que c'était dans son in
3. PHILIPPE : cela est incroyable – LORENZO : **crois-le si tu veux. Tu le sauras par d'autres que par moi** [...] Pourquoi ne veux-tu pas me croire ? – PHILIPPE : ô notre nouveau Brutus ! je te crois et je t'embrasse. La liberté est donc sauvée ! – oui, je te crois, tu est tel que tu me l'as dit [...] Laisse-moi t'appeler Brutus ! Si je suis un rêveur, laisse-moi ce rêve-là (V, 2, p. 191 ; 194 : croire/savoir que le duc est mort, croire Lorenzo, c'est le voir en Brutus, mais la liberté n'est pas sauvée et la légende de Brutus peut-être embellie ; les attroupements et le crier sont pour la condamnation de Lorenzo et non la proclamation de la République)
4. PREMIER GENTILHOMME : Ils paraissent bien raccommoés. J'ai cru les voir se serrer la main (V, 3, p. 196 : Le Marquis et la Marquise donnent toutes les apparences de la réconciliation. Le lecteur ne saura pas s'il faut le croire).
5. PIERRE : Le roi de France protégeant la liberté de l'Italie, c'est justement come un voleur protégeant contre un autre voleur une jolie femme en voyage. Il la défend jusqu'à ce qu'il la viole (V, 4, p. 197 : bon mot pour mieux faire croire son propos ; propos politique : certains font croire à une protection mais s'arrogent la possibilité d'attaquer les premiers).
6. LE MARCHAND : Il en résulte que six Six ont concouru à la mort d'Alexandre (V, 5, p. 198 : croyance superstitieuse)
7. LE PREMIER PRÉCEPTEUR : Vous serez peut-être étonné que moi, qui ai commencé par chanter la monarchie en quelque sorte, je semble cette fois chanter la république (V, 5, p. 201 : le poème peut faire croire aux idéaux de son auteur, mais ceux-ci sont-ils inébranlables ? Hugo est sans doute visé... ; la scène dans son ensemble est l'une des plus comiques alors que l'acte est noir, le drame romantique mêlant grotesque et sublime -> vraisemblance ?)
8. LORENZO : Non, en vérité, je porte les mêmes habits, je marche toujours sur mes jambes, et je bâille avec ma bouche ; il n'y a de changé en moi qu'une misère – c'est que je suis plus creux et plus vide qu'une statue de fer-blanc (V, 7, p. 204 : ironise sur le fait qu'il n'a pas changé, mais que son cœur est éteint, tous les idéaux auxquels il aurait pu se laisser convaincre de croire par Philippe étant anéantis).
9. LORENZO : J'ai été honnête. – Peut-être le redeviendrais-je, sans l'ennui qui me prend. - J'aime encore le vin et les femmes ; c'est assez, il est vrai, pour faire de moi un débauché, mais ce n'est pas assez pour me donner envie de l'être (V, 7, p. 205 : on pourrait croire à une fin meilleure possible)
10. PIPPO : Monseigneur, Lorenzo est mort (V, 7, p. 206 : inexactitude historique, anachronisme de 11 ans pour mieux faire croire à la philosophie sombre de Musset ; en 1896, on supprima tout le cinquième acte pour finir sur la mort du duc)
11. CÔME : Je le jure à Dieu – et à vous, Cardinal. (V, 7, p. 208 : Côme se croit souverain, mais en jurant obéissance à Dieu il se soumet au Cardinal, dont on a bien vu qu'il est un metteur en scène hors pair, désireux de manipuler les puissants et non de servir « la crainte de Dieu, l'honnêteté et la justice »).